

# LES NORMALIENS PUBLIENT

*Wladimir Mercouroff*

*Étienne Guyon*

*Guy Lecuyot*

*Daniel Treille*

*Patrice Cauderlier*

*Olivier Szerwiniack*

*Michel Morel*

*Lucie Marignac*



---

## HISTOIRE ILLUSTRÉE DE L'INFORMATIQUE

Recension de l'ouvrage d'Emmanuel Lazard et Pierre Mounier-Kuhn, préface de Gérard Berry, professeur au Collège de France, Paris, EDP Sciences, 2016, 220 pages.

Le dernier numéro de *L'Archicube* avait pour thème « Vivre dans un monde numérique ». On y donnait des éléments sur quelques normaliens ayant contribué à l'émergence de la science informatique au XX<sup>e</sup> siècle. De nos jours, celle-ci est surtout perçue comme la science des algorithmes et de l'immatériel. Pourtant, cet immatériel nécessite toujours un support matériel et ce sont les images de ces supports qui sont évoquées quand on parle d'informatique.



Dans l'imaginaire courant, l'informatique débute après la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, les premiers besoins de calcul remontent à plus de 4 000 ans – à Euclide, aux bouliers et aux abaques, aux horloges et autres machines d'Anticythère.

Emmanuel Lazard et Pierre Mounier-Kuhn sont les auteurs d'un ouvrage abondamment illustré, qui déroule en images cette histoire de l'Antiquité à nos jours. Le premier est archicube de la promotion 1987 et enseigne à Paris-Dauphine, le second, historien du CNRS, chercheur au Centre Alexandre-Koyré (EHESS), a publié *L'informatique en France de la Seconde Guerre mondiale au Plan Calcul. L'émergence d'une science* (dont *L'Archicube* a rendu compte dans son numéro 9).

L'informatique (le « numérique » comme on dit de nos jours) est assimilée aujourd'hui à l'immatériel, à l'algorithmique, voire aux mathématiques. Or, cette manipulation de symboles s'appuie depuis la nuit des temps sur des supports matériels, sur des machines de plus en plus merveilleuses, de plus en plus miniaturisées, mais toujours bien réelles et matérielles.

Ces machines vont des simples tablettes d'argile des Sumériens aux derniers objets connectés actuels, en passant par nos smartphones qui permettent de téléphoner, de communiquer par écrit, de regarder la télévision, de payer nos achats de manière cryptée, d'explorer le monde internet, etc.



L'histoire a retenu les dispositifs de calcul tels que les abaqués, les bouliers, les machines de Pascal, de Leibnitz, de Babbage, les règles à calcul et les calculettes. Les ordinateurs actuels en sont des généralisations.

Les aspects immatériels sont moins connus : dans l'Antiquité, le crible d'Ératosthène, qui trie les nombres premiers, ou l'algorithme d'Euclide permettant de déterminer le plus grand commun diviseur (PGCD) de deux entiers sont les plus célèbres. À notre époque, on connaît le décryptage, par Alan Turing, des messages de la machine Enigma utilisée par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, la démonstration par ordinateur du Théorème des 5 couleurs pour le coloriage des cartes marque l'entrée des ordinateurs dans le domaine des mathématiques.

Ce beau livre, accessible à tous, permet de réviser nos notions sur les avancées théoriques, les informations pratiques et les implications de l'informatique dans notre vie de tous les jours, à travers plus de 270 notices et 380 illustrations.

Les initiés y retrouveront avec plaisir certaines de leurs connaissances illustrées par de belles images, les non-initiés y trouveront les notions les plus actuelles expliquées en termes simples dans les commentaires des illustrations. Machines de Turing ou de Von Neumann, loi de Moore, calcul dans les nuages n'auront plus de secrets pour vous.

C'est une belle idée de cadeau pour les fêtes de fin d'année, dont la qualité justifie le prix. Cet ouvrage, qui paraît sous l'égide de Klee Group, un éditeur de logiciels, est publié chez EDP Sciences, éditeur scientifique, dont la propriété est partagée entre la Société française de physique, la Société française de chimie, la Société de mathématiques appliquées et industrielles et la Société française d'optique.

Wladimir Mercoureff (1954 s)

## LE SAVANT ET LE PROFESSEUR

Recension de l'ouvrage de Nicole Hulin, Paris, L'Harmattan, collection « Histoire des sciences humaines », 2016, 204 pages.

Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage – *La Physique au XX<sup>e</sup> siècle et la commission Lagarrigue* – notre camarade et amie Nicole Hulin (1955 S) se propose de présenter les remarquables travaux de réforme de l'enseignement de la physique, entrepris dans les années 1970 sous la présidence d'André Lagarrigue (professeur à l'École polytechnique et à l'université d'Orsay) et qui se prolongèrent deux ans après sa mort (janvier 1975) sous la présidence de Roland Omnès (1951 s).





L'introduction de cet ouvrage décrit la révolution que connaît la physique au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Le personnage emblématique d'Albert Einstein fait suite aux grands noms de la physique – Maxwell pour l'électromagnétisme et Boltzmann pour la mécanique statistique. Les notions d'espace et de temps sont bouleversées et l'atomisme prend sa juste place alors qu'elle n'était pour beaucoup, jusque-là, qu'une hypothèse commode. L'enseignement français ne suit que lentement ces progrès et c'est souvent avec l'aide des cours anglo-saxons, comme les très célèbres *Lectures in Physics* de Richard Feynman ou les cours de chimie de Linus Pauling, que les jeunes enseignants des années 1960 vont chercher l'inspiration pour leur enseignement. Une réflexion d'envergure sur les programmes au niveau secondaire avait aussi été menée aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Le physicien français Jacques Friedel (qui fit sa thèse à Bristol) écrit en 1960 que « les programmes de physique de première et de seconde n'ont pas changé depuis 50 ans » ! Avec la Société française de physique qu'il préside alors, Friedel insiste sur l'urgence de la mise en place d'une commission ministérielle chargée de la rénovation de l'enseignement des sciences physiques. Elle sera présidée par André Lagarrigue et une excellente coordination avec la SFP est assurée grâce à Michel Hulin (1955 s) au sein de la Commission de l'enseignement (il prendra plus tard la direction du Palais de la Découverte). L'ouvrage est consacré aux travaux de cette commission jusqu'à sa suppression brutale en 1976 par le ministre Haby. Cette réforme, même si elle n'a pas totalement atteint les objectifs fixés initialement (introduire les sciences physiques en sixième et cinquième) joua un rôle très important comme le souhaitait Jacques Friedel. À lire les passionnants déroulements des débats et les propositions avancées par cette commission, que décrit en détail Nicole Hulin, on se demande (c'est une opinion personnelle) si on n'a pas fait depuis un peu marche arrière.

Étienne Guyon (1955 s)

## ASIE CENTRALE. TRANSFERTS CULTURELS LE LONG DE LA ROUTE DE LA SOIE

Recension de l'ouvrage de Michel Espagne, Svetlana Gorshenina, Frantz Grenet, Shahin Mustafayev et Claude Rapin (dir.), Paris, Vendémiaire, 2016, 736 pages.

Ce volume, publié avec le soutien du labex TransferS et de l'Institut international d'études centrasiatiques de l'Unesco à Samarkand, est le résultat d'un colloque international qui s'est tenu à Samarkand du 12 au 14 septembre 2013. Il réunit quarante-quatre contributions archéologiques, historiques ou linguistiques, qui couvrent une vaste aire chronologique allant de la préhistoire à l'ère moderne en passant par l'Antiquité et le Moyen Âge.





L'Asie centrale fut, pendant des millénaires, un « lieu de croisement de cultures multiples, issues des civilisations qui viennent s'y rencontrer (mondes iranien, scythe, indien, chinois, mongol, arabe, turc, russe, européen) » le long de la fameuse route de la soie, terme dont l'invention par F. de Richthofen remonte au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'Asie centrale, *melting-pot* ethnique et culturel, se prêtait tout particulièrement à l'analyse des transferts culturels qui suppose d'identifier les éléments transférés, les modes de transmission et les mécanismes de réappropriation des données. « Les transferts relèvent d'abord de l'archéologie, puis de l'histoire de l'art, de l'histoire des religions et, enfin, de l'histoire des sciences humaines, mais ils ont aussi une dimension littéraire et linguistique. » C'est donc une approche synchronique et diachronique qui nous est proposée ici. C'est ainsi que l'on voit s'esquisser « les contacts d'Alexandre avec les Scythes, ceux des Sogdiens avec les Chinois ou les Arabes, enfin des Ouzbeks avec les Tadjiks ou les Persans avec la Russie ».

Dans cette partie du monde se sont côtoyées, confrontées et même affrontées des cultures, des pensées, des croyances, des religions (zoroastrisme, bouddhisme, islamisme, etc). On passe ainsi des conquérants grecs aux sogdiens, des turcs aux russes de l'époque coloniale, soviétique et post-soviétique. Trait d'union, mais aussi point de discorde, entre le monde occidental, méditerranéen et extrême-oriental avec la Chine, mais aussi entre le monde des steppes et l'Inde. Monde d'échange si bien illustré par les marchands sogdiens. Creuset en perpétuelle ébullition focalisant encore aujourd'hui le choc des cultures et des civilisations. L'ouvrage est qualifié de « première synthèse accessible en français sur cette aire culturelle qui a depuis des siècles fasciné voyageurs et savants<sup>2</sup> ».

### Notes

1. F. de Montety, « La "Route de la soie", imaginaires géographiques », in *Asie Centrale. Transferts culturels le long de la route de la soie*, p. 405-418.
2. *La Lettre d'information de l'École*, n° 13, avril 2016, p. 2.

Guy Lecuyot

## LE PARTAGE DE L'EAU, FONTAINES ET DISTRIBUTION HYDRAULIQUE DANS L'HABITAT URBAIN DE L'ITALIE ROMAINE

Recension de l'ouvrage d'Hélène Dessales, Rome, Bibliothèque de l'École française d'Athènes et de Rome 358, 2013, 612 pages.

Le prix Bordin 2016 de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres décerné à Hélène Dessales (1991 l) nous donne l'occasion de parler de son excellent livre paru en 2013.



Cet ouvrage original par son approche et le traitement de la documentation propose une synthèse sur la présence de l'eau dans l'architecture domestique, synthèse qui manquait jusqu'à présent. C'est la publication, complétée et enrichie, d'une thèse de doctorat soutenue en 2002, aboutissement d'une recherche pluridisciplinaire où interviennent des observations sur le terrain, l'étude de textes anciens et celle de documents d'archives. Il traite à la fois des sources classiques – c'est fort à propos –, mais aussi des données archéologiques grâce à une approche très approfondie. En effet, la connaissance qu'Hélène Dessales a acquise du site de Pompéi lui permet d'aborder le sujet dans tous ses détails et toutes ses composantes, y compris les aspects très techniques.



L'eau est ainsi envisagée dans ses différents usages, aussi bien domestiques que décoratifs, publics et privés, avec ses réseaux d'adduction : châteaux d'eau, caissons de répartition, canalisations, réservoirs, citernes.

Au-delà des considérations purement hydrauliques, c'est la maison urbaine qui est au centre de ce travail. L'étude des fontaines amène l'auteure à traiter du stockage de l'eau et de sa distribution. Si d'importantes études sur l'hydrologie romaine ont été faites ces dernières décennies, c'est la première fois qu'une synthèse sur le parcours de l'eau, du château d'eau aux pièces desservies, est proposée. Elle concerne principalement les cités du Vésuve, à partir de l'époque augustéenne, période à laquelle on assiste à une diffusion plus large de l'eau courante dans les villes. Ces cités offrent la possibilité d'observer des aménagements hydrauliques qui, répondant tout autant à un rôle utilitaire qu'à un désir culturel, fournissent matière à une étude sociologique des espaces.

L'ouvrage qui comporte trois parties commence, après un bref panorama historique, par une typologie des bassins et des fontaines domestiques, et se poursuit par les recherches archéologiques et textuelles sur l'alimentation hydraulique des *domus* pour aboutir à l'utilisation de l'eau et à l'organisation interne de la *domus*. Signalons la présence, en annexe, d'un catalogue des *impluvia* transformées en fontaines et celui des fontaines domestiques comprenant 133 maisons, 120 à Pompéi et 13 à Herculaneum, tous les deux très documentés, illustrés du plan des édifices et indispensable pour tout travail sur le sujet. En fin de volume on trouve également des plans de Pompéi, d'Herculaneum et de quelques autres cités où sont reportés fontaines et/ou châteaux d'eau.

Cette étude du rapport entre eau et architecture, sur le partage entre l'eau courante et l'eau pluviale, renseigne aussi sur la vie quotidienne. On est surpris de voir que les exigences de la représentation l'emportent souvent sur le confort (latrines, cuisines),



réservant plutôt l'eau courante aux fontaines ornementales. La place de cet élément et son importance apparaissent, dès lors, comme des marqueurs de l'évolution sociale des habitants. La richesse du recensement et de l'analyse contribue, au fil de l'eau, à la compréhension du fonctionnement de la *domus* replacée dans sa perspective historique.

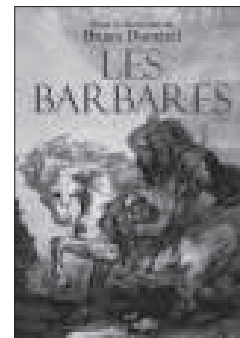
G. L.

## LES BARBARES

Recension de l'ouvrage de Bruno Dumézil (dir.), Paris, Puf, 2016, 1 500 pages.

Ce sont les barbares antiques et du haut Moyen Âge qui sont au cœur de la réflexion de cet ouvrage piloté par un conseil scientifique d'antiquisants et de haut médiévistes – Adrien Bayard, Bruno Dumézil (1996 I), Sylvie Joye (1997 I), Charlotte Lerouge Cohen (1993 I) et Liza Méry (1994 I).

Si les Grecs, à partir de l'onomatopée *barbar*, ont inventé le terme de *barbaros*, le concept du barbare a depuis fait florès ouvrant la voie à tous les excès, des frontières au « droit d'ingérence » ou encore le « devoir » de porter haut et fort les couleurs de la civilisation dominante à travers le monde, argument imparable pour aller conquérir les autres et imposer sa loi. Barbares, barbaresques, barbarie, voilà des termes et une notion à définir ou à redéfinir au vu de notre actualité quotidienne. Ne sommes-nous pas toujours le barbare de quelqu'un d'autre ?



Ce gros ouvrage se présente comme une encyclopédie aux multiples entrées. Pour tout savoir sur le sujet, ou presque, les notices abordées, plus de cinq cents (518), sont variées ou même un peu éclectiques. On passe en revue les peuples dits barbares : Hyksos, Amazones, Galates, Scythes, Blemmyes mais aussi Celtes, Germains, les éternels Goths avec les Ostrogoths et les Visigoths, Huns, Vandales, Burgondes, Vikings, Mongols, ou dans les notices sang et crâne, apprendre comment (boire du) sang et/ou boire dans des crânes. Mais les bornes géographiques vont bien au-delà du monde méditerranéen puisque l'on y trouve aussi bien les Amérindiens d'un côté et la Chine et le Japon de l'autre. Les limites historiques sont tout aussi vastes puisque du monde antique, elles abordent aussi l'archéologie nazie. Pour parfaire le tout, se glissent au fil des pages quelques clin d'œil au cinéma (*La Chute de l'empire romain*, *Alexandre*), aux séries télévisées (*Star Trek*, *Game of Thrones*), à la bande dessinée (*Alix*, *Astérix*) et au jeu vidéo avec *Barbarian*. Un livre à consulter, à lire et à avoir dans sa bibliothèque.

G. L.





## SCIENCES & ÉTHIQUE

Recension de l'ouvrage de Gérard Toulouse, Paris, Rue d'Ulm, 2016, 98 pages.

Ce livre est un choix de chroniques publiées dans le journal *La Croix* de 2003 à 2011, sur le thème « Sciences et éthique ». L'auteur, normalien, physicien reconnu, est un pionnier de la réflexion éthique en matière scientifique. Cofondateur et acteur de divers comités traitant du sujet, il en a vécu tous les aspects.



Partageant l'idée qu'une vertu de l'éthique est d'« ouvrir un espace au non-dit », l'auteur « dit », bien fort et fort bien. L'écriture est concise, acérée, subtile, égayée parfois d'un bouquet de métaphores bien ciblées. Soucieux d'un « juste choix des mots », de « bien nommer les choses », il innove en la matière avec délectation.

Le sujet des chroniques est d'une variété inattendue et très agréable : l'actualité, quand elle s'impose, un anniversaire mémorable, mais aussi l'inscription d'une plaque repérée au Luxembourg, un *e muet*, baladeur à dessein, pour assurer l'ambiguïté d'un texte fondamental, ou le *carnaval*, dont écarts et divagations permettent, a-t-on dit, de donner du front contre les bornes du langage.

Si anticipation et intelligence ne font qu'un, ces chroniques, vues du présent, brillent d'intelligence, tant elles annoncent le cours à venir des événements. Elles restent donc d'une actualité brûlante.

Loin de la classique boutade sur culture et oubli, la sienne, ample et servie par une mémoire très sûre, nous tire du passé maints rappels et citations, pour éclairer au mieux le présent : le « grand dessein » de Sully, conseillant aux « potentats de la chrétienté d'Europe » d'entretenir « des guerres continuelles contre les Infidèles afin de pouvoir par ce moyen décharger leurs États de leurs mauvaises humeurs », la « fière tirade » de Montesquieu, appelant à s'ouvrir au monde, réponse anticipée de deux cent cinquante ans aux dérives identitaires, ou encore l'admirable adresse de Yehudi Menuhin à la Knesset sur le problème israélo-palestinien.

Protestataires, dissidents, lanceurs d'alerte, et leur courage, vertu majeure aux yeux de l'auteur, sont les hôtes privilégiés de ces chroniques. Certaines nous confrontent aux drames de scientifiques ayant payé de leur vie leur souci de bien agir : tel le martyr en 1941 de Fernand Holweck, physicien et résistant héroïque ou bien le suicide du savant britannique David Kelly, qui refusa d'être l'alibi de Tony Blair pour la guerre d'Irak. Sur celui de Daniel Amit, physicien israélien, en lutte pour une paix juste mais las d'un « monde insupportable », l'auteur tait son rôle personnel dans l'attribution posthume à son ami de la Rammal Award par Euroscience.



Il salue avec chaleur l'engagement de ceux dont la gloire fut obtenue « par surcroît et non par effraction de l'innocence » : Stéphane Hessel, notre maître Alfred Kastler, Joseph Rotblat. Rotblat, le seul à avoir quitté le projet Manhattan quand il en eut réalisé la finalité, anima ensuite le mouvement Pugwash, Nobel de la paix 1995, prônant l'abolition de l'arme nucléaire, sujet sur lequel, voyant en son pays « un sommet dans l'outrecuidance », l'auteur s'est fortement impliqué.

Scientifique lui-même, il appelle ses pairs à s'investir d'une « responsabilité continuée », à éviter les « pentes glissantes », « du côté où mène la pente de l'aubaine », « à distance des attraits et faveurs de la Cour ». Cofondateur de l'Académie des technologies, il exhorte à ne pas céder à la fatalité technologique, à éviter précipitation et fuite en avant, au profit d'un raisonnable « *slow-go* ».

À l'issue de ce recueil de chroniques, assurément très beau cadeau de l'auteur à ses petits-enfants, on regrette seulement que cela se soit arrêté, tant les bégaiements de l'actualité, les drames multipliés, appellent de telles analyses décapantes. Vu sa personnalité, on ne doute pourtant guère que cela ne soit à l'œuvre, que, sous une forme ou une autre, Gérard Toulouse ne continue à nous communiquer sa lucide et généreuse vision du monde.

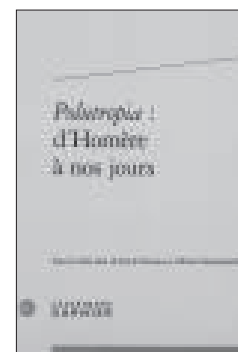
Daniel Treille (1959 s),  
Comité européen pour la recherche nucléaire (Cern)

## POLUTROPIA : D'HOMÈRE À NOS JOURS

Recension de l'ouvrage sous la direction de Sylvie Perceau et Olivier Szerwiniack, Paris, Classiques Garnier, collection « Rencontres », n° 72, 2014, 588 pages.

Sous ce titre sont publiés, avec les couleurs jaune et rouge de la maison Garnier, des *Mélanges* en l'honneur de l'helléniste Danièle Aubriot, désormais professeur émérite de l'Université d'Amiens-Jules Verne, dont la réputation d'enseignante et les mérites de chercheuse ont depuis longtemps dépassé le *limes* de la Picardie ou des Hauts-de-France.

La référence au personnage homérique d'Ulysse est évidente dès l'introduction, qui invite le lecteur à « un voyage au long cours au départ des rivages antiques ». Hermès, le dieu des voyageurs et des traducteurs, entre autres, reçoit également l'épithète *polutropos*, avant que les mille ruses et intrigues du personnage d'Alcibiade ne la chargent d'une valeur péjorative, pour mieux faire apprécier par contrecoup les voyages et les découvertes de l'époux de Pénélope.





Désormais, grâce à l'amitié de ses collègues, ce composé sera associé à l'auteur de *Prière et conceptions religieuses en Grèce ancienne jusqu'à la fin du V<sup>e</sup> siècle*, thèse soutenue à Paris en janvier 1990, publiée à Lyon en 1992 (à la Maison de l'Orient méditerranéen) et honorée l'année suivante du prix Salomon Reinach de l'Association pour l'encouragement des études grecques. Paul Demont (1969 I), dans son rapport lors de l'attribution de ce prix, la qualifiait en 1993 de « grande thèse qui fera date », et lorsqu'il préface ce recueil vingt ans après, il rappelle, après la genèse de l'Université picarde où toute la carrière de la dédicataire s'est déroulée, son apport et son combat pour placer les études grecques au centre de l'enseignement. Nul n'était plus qualifié pour ces pages inaugurales que lui, qui travailla longtemps à Amiens à ses côtés, et qui offre, à Danièle Sevin devenue M<sup>me</sup> Bernard Aubriot, cinq pages pleines d'esprit et de pertinence sur « Cyrus et le mariage » : pertinente étude d'un ô combien spirituel passage de Xénophon, dans le banquet à la toute fin de la *Cyropédie* (VIII, 4) où le grand Cyrus, pourtant à la vie solitaire, en remonte à l'auditoire pour pronostiquer l'harmonie et la solidité d'un couple. Il donne ainsi le ton à l'esprit qui parcourt ce volume, compte rendu en somme d'un banquet de Sages perpétuant la tradition qu'illustrent Plutarque ou Athénée.

Comme dans toute œuvre collective, il faut déplorer la disparition de certains auteurs de contributions avant que les responsables n'aient pu rassembler les trente articles ici réunis. Leenseur doit d'abord saluer la mémoire de sir Hugh Lloyd-Jones pour ses dix-neuf notes textuelles sur les *Euménides*, pièce particulièrement utilisée dans la thèse de D. Aubriot : le commentaire de Sommerstein (1989) peut et doit ainsi être amélioré. Les trente pages de feu Daniel Babut, intitulées « Sur les Dieux d'Épicure », doivent également prendre place dans toute réflexion sur l'école du Jardin, sur le Maître lui-même ou sur son lointain successeur Philodème (*De dis*, dans l'édition de Herman Diels maintenant centenaire malgré sa réimpression, ou *De pietate* publié à Oxford par Dirk Obbink) : l'établissement de ce texte particulièrement mal conservé permet à l'éditeur des *Notions communes contre les stoïciens* de montrer un Épicure utilisant Homère (*Odyssée* VI, 42 sq.) pour donner l'idée du séjour bienheureux des Dieux, bien avant Lucrèce (*De natura deorum* III, 18)<sup>1</sup>.

D'outre-Quévrain viennent des pages de feu Paul Wathelet intitulées « Hermès chez Homère ou le Dieu officieux » recensant dans l'épopée les interventions du dieu *polutropos*, multiforme par nature. Le savant belge oppose en conclusion l'obéissance d'Hermès et l'indépendance d'esprit de la nymphe Calypso et invite à relire le chant V de l'*Odyssée*. De Liège également, la confrontation tentée, après d'autres, par André Motte entre deux dialogues de Platon, le (premier) *Alcibiade* et le *Phèdre* reprend et approfondit une précédente étude sur « l'épiphanie de la sagesse et du divin dans la relation amoureuse ». Et, toujours de Liège, Jean-Michel Renaud, dans « La voile d'Ulysse et la toile de Pénélope », fait glisser subtilement le terme grec



ἰοτίον : en défaisant chaque nuit sa *toile*, Pénélope empêche le *mât* du navire d'Ulysse d'avancer, en stoppe les *voiles*... elle garde sa liberté ; quand sa ruse est découverte, le retour d'Ulysse est possible (et nécessaire).

De Lausanne, David Bouvier apporte des pages intitulées « Achille et la beauté d'Hector » qui devront accompagner le commentaire du dernier chant de l'*Illiade*, contrepoint d'un brillant article de Danièle Aubriot paru en 1985<sup>2</sup>. Les dieux, Apollon en tête, se sont arrangés pour que ce soit un cadavre resplendissant de jeunesse qu'Achille aille rendre à son père Priam ; et ce chant (entre autres les vers où Priam démontre, du haut de sa sagesse, l'intérêt de la prière pour les hommes sensés, au messager, qui n'est autre qu'Hermès) était déjà une des pierres angulaires de la pensée de la dédicataire.

Dans ce bouquet figurent des pages qu'il faut absolument signaler à l'attention des lecteurs non antiquisants : d'abord, l'un des ultimes articles de feu Jacques Brunschwig, « Goldschmidt et Gueroult : quelques faits, quelques énigmes ». Brunschwig (1948 I) avait en effet gardé de son passage en Picardie une solide amitié avec sa collègue helléniste. Les historiens de la philosophie du siècle dernier feront leur miel de ces pages hautes en couleurs, en particulier sur les controverses opposant deux maîtres, à Royaumont, dans des soutenances, et notamment la fameuse querelle sur « Descartes selon l'ordre des raisons ». Ils apprécieront la conclusion : malgré leurs prénoms belliqueux, la guerre entre les deux philosophes n'a pas eu lieu, mais ils n'ont pas illustré la plus parfaite entente cordiale...

Les historiens des croisades et des pèlerinages vers la Terre sainte ne manqueront pas d'utiliser les pages de Marie-Christine Gomez-Géraud intitulées « La Bible au rythme de la route. Quand les pèlerins de Terre sainte lisaient l'Écriture ». Cette étude part de l'espagnole Égérie au IV<sup>e</sup> siècle et conduit jusqu'au forézien Jehan Palerne vers 1600. Elle prolonge un travail de Pierre Maraval dans un ouvrage dirigé par le R. P. Claude Mondésert, *Le Monde grec ancien et la Bible*. Qu'il soit permis d'ajouter que, deux siècles après, le capitaine Alfred de Vigny marchait de la Lorraine à la frontière d'Espagne avec sa Bible. Et, juste avant sa contribution, l'article de Gérard Gros intitulé « Un Olympe en miettes » intéressera les lecteurs de *L'Estoire del Saint Graal* qui chercheront à localiser, vers l'Euphrate, l'hypothétique Sarras, la capitale des bien réels Sarracènes ; la survie dérisoire des dieux du Panthéon gréco-latin au-delà du monde romain rejoint ce poème d'Heinrich Heine où Jupiter et l'inévitable Hermès, transis de froid, attendent la fin du monde sur un rocher à la pointe de ce qui pourrait être le Groenland, à l'autre limite de l'*orbis*...

Le latin tardif des prières chrétiennes est représenté par deux études d'un intérêt tout particulier. Michel J.-L. Perrin revient sur la prière de Hraban Maur à la fin de *In honorem sanctae Crucis*, qu'il avait publiée chez Brepols, dans la Continuation



médiévale du *Corpus christianorum* en 1997, pour la comparer avec des livrets de prière carolingiens et des textes d'Alcuin. Ces prières, qui jettent sur la langue latine tardive un vif éclat, peuvent être utilement comparées avec les hymnes et tropaires grecs conservés sur papyrus, notamment au Louvre et à la Bibliothèque nationale de Vienne, auxquels se consacre Céline Grassien.

Et, avant lui, Olivier Szerwiniack (1989 I) découvre, pour honorer sa collègue, « Une version augmentée de l'hymne *O qui perpetua mundum ratione gubernas* de Boèce », dans le manuscrit L'Escalopier 2 C de la Bibliothèque municipale d'Amiens. Sous cette appellation à première vue déconcertante se cache un manuscrit que le bibliophile (sinon bibliomane) Charles de L'Escalopier (graphie moderne d'un nom remontant aux croisades) avait acquis à Angers dans la vente des biens de feu l'ex-abbé Grille, bibliothécaire de la ville de 1805 à 1837, dont les trésors passèrent à la ville d'Angers en 1850, à l'exception de six manuscrits : l'un est aujourd'hui à Amiens et les cinq autres au musée Dobrée de Nantes<sup>3</sup>. Ce manuscrit, visiblement exécuté au XI<sup>e</sup> siècle peut-être à l'abbaye Saint-Aubin, est bien connu par ses enluminures qui le font souvent sortir des réserves pour figurer dans des expositions parisiennes, mais désormais, grâce à notre camarade, il le sera pour sa version augmentée du fameux hymne que Boèce a composé en se souvenant de cinq vers d'Euripide (*Troyennes* 884-888) placés dans la bouche de la reine Hécube autant que du *Timée* de Platon, deux des auteurs les plus lus et les plus commentés de toutes les époques. Six vers hexamètres, métriquement inattaquables, viennent s'ajouter ainsi à ce texte qui figure dans la *Consolation de Philosophie* et survit donc malgré son obscurité et sa difficulté. Parmi les auteurs qui l'ont précédé, O. Szerwiniack cite Aristide Bocognano (1916 I) et Pierre Courcelle (1930 I).

Jacqueline Champeaux (1955 L) parcourt la latinité de Varron jusqu'à Arnobe pour décrire « les avatars d'une déesse », assurément fort négligée dans les prières, malgré son double nom : *Vica Pota*, la Victorieuse et la Puissante, oubliée dès la construction du temple de *Victoria* sur le Palatin en - 294, confondue avec les déesses du boire et du manger, présente chez Sénèque dans l'*Apocoloquintose* et ainsi sauvée de l'oubli : c'est le passage où *Diespiter*, fils de *Vica Pota*, réduit à l'état de changeur de monnaie et de trafiquant d'actes de naturalisation, opine favorablement sur le cas de Claude, qui frappe à la porte de l'Olympe (IX 4). L'édition Waltz commente en deux lignes le nom du maître de la lumière et ne cite que Cicéron. Il conviendra de renvoyer désormais à cet article si dense et si complet.

Restons dans le latin archaïque pour signaler le travail de Charles Guittard (1969 I) qui étudie, dans la grande prière à Mars dite « catonienne » (dans le *De agricultura*), le vers 141 : *piaculo* y est-il un datif du neutre bien attesté *piaculum* ou la première personne d'un verbe, qui serait un hapax avant trois gloses bien tardives ? Après une



longue et soigneuse discussion, Ch. Guittard constate qu'aucune des deux solutions n'est vraiment convaincante. Mais son chemin est particulièrement riche en aperçus et en excursions vers les rites agraires de l'ancienne Rome et vaut d'être suivi...

La métaphore du « voyage au long cours » est filée tout au long de ce fort volume, où toutes les disciplines littéraires viennent apporter l'hommage dû à leur collègue. Ainsi Pauline Schmitt-Pantel, sa co-lauréate de l'Association des études grecques en 1993, avec « Nourriture et identité » et les comportements déviants de Tantale ou de Phinée ; ainsi Françoise Létoublon et son agrafe subtile – c'est celle du manteau d'Ulysse que décrit le faux mendiant dans l'*Odyssée* XIX, 225-233 (et non 245) et c'est un jeu de miroir renvoyant à plusieurs travaux antérieurs ; ainsi Éric Foulon avec « Hésiode face à Homère. L'exemple de la figure de Chimère », là encore deux travaux définitifs sur les passages étudiés.

Sylvie Perceau, coordonnatrice avec son collègue Olivier Szerwiniack de ce recueil, propose avec A.-G. Wersinger de revenir sur la notion de sacrifice : « il n'y a pas de *sacrifice* grec, écrivent-elles, et il faut éliminer le mot qui impose toujours des connotations chrétiennes ». Leur article suit celui de Claude Calame, « Les « noms » des dieux grecs. Les pouvoirs de la dénomination et de la profération hymnique dans la reconfiguration d'un panthéon ». L'un et l'autre fourmillent d'idées claires et passionnantes, notamment dans l'étude par le second des fragments de l'*Érechthée* d'Euripide.

Le lecteur d'Hérodote trouvera intérêt à la réunion de presque toutes les statues divines qui parsèment les voyages de l'historien-géographe-ethnographe par Geneviève Hoffmann.

Impliquer la *némésis*, la vengeance divine dans les malheurs humains est une constante de la pensée grecque et Évelyne Scheid-Tissinier en étudie les mécanismes, partant de propos de Louis Gernet et relisant sous cet angle pratiquement tous les auteurs jusqu'aux parodies d'Aristophane.

L'énumération des collègues et amis de Danièle Aubriot peut se poursuivre par les vertigineuses cent dernières pages, où le lecteur est emporté dans un tourbillon depuis le pays des Mangeurs d'œufs et des Tout-Oreilles (où le guide Serge Antès) vers le pays des filles-fleurs du *Roman d'Alexandre* au *Parsifal* de Richard Wagner (Danièle Buschinger avec une excursion vers le bouddhisme), en passant par le fantastique de Beckford (*Vathek*) et de Nodier (*Smarra*) et les pages de Luc Ruiz. Le mythe de Daulia et de son carrefour (Christian Michel), où Œdipe rencontre et tue son père Laïos suite à un banal refus de priorité, le mythe de Sisyphe revisité par Albert Camus (Eugène Kouchkine), montrent que les diverses disciplines des spécialistes universitaires prennent leurs racines dans le terreau grec, comme encore la sociolinguistique (Jean-Michel Eloy, où la « parlure » picarde est en exergue) ou



la linguistique du français contemporain : Antoinette Balibar-Mrabti étudie l'évolution de *brûler ses vaisseaux* depuis Agathoclès et ses lointains imitateurs, Guillaume le Conquérant ou Hernán Cortès et termine par le *cheval de Troie* pour bien persuader le lecteur, s'il en était besoin, que les langues anciennes, quelle que soit leur place au collège, ne cesseront jamais d'être la référence indispensable pour comprendre le monde présent. C'est bien cette certitude qui a toujours sous-tendu la recherche, l'enseignement et le rayonnement de Danièle Aubriot.

Comme il se doit, chaque article est suivi d'une bibliographie, parfois sur plusieurs pages, et un index général des auteurs, suivi d'un index des anonymes, permet une consultation aisée de ce volume d'une exceptionnelle richesse. C'est la raison pour laquelle le recenseur a cru pouvoir omettre les références de page à page, persuadé que les spécialistes comme les amis des humanités iront facilement puiser à l'une ou l'autre escale de ce passionnant « voyage au long cours ».

### Notes

1. On peut regretter que l'appareil critique permettant de mesurer le travail de reconstruction de D. Obbink sur le papyrus carbonisé d'Herculanum ne soit pas établi selon les règles papyrologiques, selon lesquelles les crochets obliques < > marquent une omission dans le texte, que l'éditeur corrige, et les crochets droits [ ] une lacune, que l'éditeur comble ou tente de combler.
2. Dans le sillage des réflexions de D. Aubriot sur la prière, les spécialistes de syntaxe liront avec intérêt les pages que sa collègue Odile Mortier-Waldschmidt consacre à « L'aspect verbal chez Théocrite » : elle y étudie trois séquences où l'impératif aoriste se glisse entre des présents, notamment dans l'invocation à la Muse pour dénouer le pugilat entre Pollux et le roi des Bébryces, elle rapproche l'aoriste (en *Id.* 22, 116) de l'invocation homérique du *Catalogue* dans l'*Iliade* II, 484 : deux passages où la métrique n'impose pas la forme. Le recours à l'aoriste dans la seconde partie des *Magiciennes* et le passage toujours aussi subreptice au présent (*Id.* 2, 94-101) fait alors un subtil contrepoint. Mais la deuxième étude (sur *Id.* 10, 21-22) aboutit au désespoir – bien compréhensible – du traducteur devant un jeu subtil entre l'aoriste moyen βαλεῖ et le présent actif βάλλε, sur la même racine verbale.
3. Cette mention de Nantes pour rappeler que Jules Verne, éponyme de l'Université de Picardie, est né à Nantes et mort à Amiens, et pour signaler sa présence dans ce recueil grâce à un article de Monique Crampon, « *Vernaculus ludus*. Jules Verne et les humanités », vibrant plaidoyer pour les Humanités classiques, d'abord par les propos de Verne lui-même sur l'enseignement des langues anciennes et, surtout, par l'illustration de son souci de l'étymologie, de la correction des termes et des noms propres, ainsi Philéas (Fogg), Robur (le Conquérant) et bien sûr Nemo (le Capitaine).

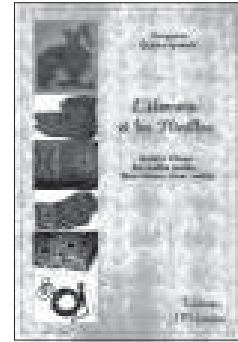
Patrice Cauderlier (1965 I)



## L'HOMME ET LES MAILLES. HISTOIRE CRITIQUE DES MAILLES TEXTILES : FILETS, RÉSEAUX, TRICOT, CROCHET

Recension de l'ouvrage de Marguerite Gagneux-Granade, Bordeaux, Insensées, 2016, 250 pages.

Certains sujets sont largement délaissés par le monde académique, car jugés peu dignes d'intérêt. Les mailles et le tricot en font partie. Le livre passionnant de Marguerite Gagneux-Granade (1949 L), préfacé par Christophe Moulherat, conservateur au musée du quai Branly, veut réhabiliter l'étude des mailles en général et du tricot en particulier en montrant leur importance anthropologique. En effet, la technique des mailles avec nœuds ou sans nœuds, avec un fil limité ou non, a longtemps servi aux hommes non seulement à fabriquer des filets pour transporter des objets, pour chasser et pour pêcher, mais aussi à confectionner des vêtements variés et souvent luxueux (chaussettes, chaussons, bas, vestes, gants, bonnets, bérets, etc), des coussins et même des tapis.



La liste des musées du monde entier que Marguerite Gagneux-Granade a parcourus pour traiter son sujet avec toute l'ampleur qu'il mérite est impressionnante : musées du Louvre, de Cluny et du quai Branly, musées Gadagne (Lyon) et Dobrée (Nantes), musées de Colmar, de Strasbourg, de Dresde, de Florence et de Madrid, musée Benaki d'Athènes et Fondation Abegg en Suisse, musées de Toronto, de Yale, de Berkeley et le *Textile Museum* de Washington, entre autres. Elle a rapporté de ses visites de très nombreuses photographies reproduites parmi les cent neuf figures qui illustrent somptueusement son livre ainsi que les photographies de certains des objets de sa riche collection personnelle. Une partie de ces photographies illustraient déjà l'article intitulé « Quelques objets surprenants en textile non tissé dans les réserves du musée Bénaki » que Marguerite Gagneux-Granade a publié à Athènes en 2009-2010 avec Anastasia Ozoline et qui est accessible en ligne.

En prenant des exemples variés, Marguerite Gagneux-Granade nous fait voyager dans le monde entier du Pérou à la Chine et dans les siècles passés, de l'Antiquité égyptienne et scythe à nos jours. Passionnée des mailles en général et du tricot en particulier, elle nous fait découvrir toute la richesse et la complexité de ce sujet, non seulement sous l'angle technique (avec de nombreux schémas explicatifs et des photographies illustrant la façon de procéder), mais aussi en présentant les données archéologiques, historiques, géographiques, sociologiques, iconographiques, littéraires et même musicales (une pièce de Couperin est intitulée *Les Tricoteuses*). On remarquera entre autres les pages consacrées à la représentation de la Vierge occupée à tricoter sur des tableaux des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles et aux tricoteuses pendant la Révolution française et la Commune.





Marguerite Gagneux-Granade, qui sait communiquer sa passion aux lecteurs, réussit à faire comprendre la diversité et la complexité de ces textiles non tissés et montre qu'ils sont trop souvent pris pour des tissus dans des publications erronées. Son ouvrage passionnant et fort savant s'achève avec une bibliographie abondante (p. 225-248) et un glossaire des termes techniques. Espérons qu'il permettra de rendre leurs lettres de noblesse à ces pratiques trop souvent négligées, voire méprisées, par les sphères universitaires, qui n'y voient qu'un travail manuel effectué par des femmes, alors que certains hommes, y compris des forçats, tricotaient également autrefois et que des artisans étaient regroupés en corporations. Dans sa conclusion, Marguerite Gagneux-Granade souligne que bien des questions demeurent sans réponse, notamment sur les dates d'apparition de certaines techniques, et qu'il faudrait entreprendre des recherches anthropologiques approfondies. Son livre démontre magistralement tout l'intérêt que la recherche universitaire trouverait dans ce champ aujourd'hui délaissé.

Olivier Szerwiniack (1989 I)

## REVUE GENESIS

Recension du numéro 42, *l'Écriture du cycle*, textes réunis et présentés par Olivier Lumbroso et Alain Pagès, 2016, 216 pages.

L'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM) est une unité mixte de recherche CNRS/ENS qui étudie les manuscrits d'auteurs pour élucider la genèse des œuvres. Depuis 1992, l'ITEM publie chaque semestre la revue internationale *Genesis* consacrée à la critique génétique. Le numéro 42 a pour thème « L'écriture du cycle ».



Ce numéro dépasse l'étude génétique des œuvres individuelles développée jusqu'à maintenant pour s'intéresser à la genèse des cycles romanesques. Il s'agit d'un changement d'échelle, comme l'explique Olivier Lumbroso dans un texte intitulé « Génétique des textes et génétique des cycles : pourquoi changer d'échelle ? ». Puis Christophe Pradeau (1991 I) étudie « la beauté ajoutée cyclique » et Aude Leblond montre dans « Genèses du roman-fleuve : réduire le cycle à l'opus ? » comment, à partir de Proust, on passe d'un cycle reposant sur des romans autonomes au roman-fleuve. Cycles et romans-fleuves partagent des problématiques semblables. L'étude des préfaces et de la correspondance permet de reconstituer leur genèse. Dans les deux cas, le romancier au long cours est partagé entre l'enthousiasme de la création d'une œuvre totale et la crainte de ne pas parvenir à achever son entreprise immense.



L'enquête se poursuit avec quatre textes : Thomas Conrad (2002 I) étudie la genèse de *La Comédie humaine* de Balzac dans « Du cercle fermé au réseau ouvert. *Les Treize* comme avant-texte de *La Comédie humaine* » ; Jean-Michel Pottier analyse la « poétique du cycle » dans l'œuvre de J.-H. Rosny aîné ; Céline Grenaud-Tostain compare « deux paradigmes du travail génétique » chez Émile Zola et Romain Rolland ; enfin Sophie Guermès (1986 I) développe l'exemple des *Hommes de bonne volonté* de Jules Romains dans une étude intitulée « Retrouver les choses par le dedans » : la « recreation organique » au principe des *Hommes de bonne volonté* de Jules Romains. » Des reproductions du plan « unanimiste » des *Hommes de bonne volonté* et de l'arbre généalogique des *Rougon-Macquart* illustrent son propos.

Après un entretien avec Hédi Kaddour interrogé par Jacques Neefs (1966 I) et Alain Pagès (« L'écriture du roman-monde »), Jean-Sébastien Macke commente cinq ébauches inédites d'Émile Zola pour le théâtre, dont les pages manuscrites sont reproduites.

Ces articles sont suivis de deux chroniques et de *Varia*. Dans la première partie des chroniques, Olivier Lumbroso, Jean-Sébastien Macke et Alain Pagès présentent le site électronique « ArchiZ » consacré aux *Rougon-Macquart* et Agnès Sandras et Charles-Éloi Vial expliquent en quoi consiste le fonds Zola à la Bibliothèque nationale.

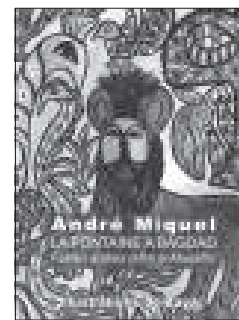
La fin du volume aborde des sujets variés : Guy Rosa (1965 I) étudie la « naissance de Javert » ; Federica Rovelli propose un « regard dans l'atelier de Beethoven » ; Françoise Leriche (1977 L) présente la première édition numérique de *L'Agenda 1906* inédit de Proust. Enfin la revue s'achève avec des comptes rendus d'ouvrages et une bibliographie des études génétiques pour l'année 2015.

O. S.

## LA FONTAINE À BAGDAD. FABLES ARABES D'IBN AL-MUQAFFA'

Recension de l'ouvrage d'André Miquel, illustrations de Baya, Toulouse, Orientis Éditions, 2015, 104 pages.

Pour son soixante-treizième livre, André Miquel (1950 I) a traduit en vers rimés une sélection de trente-six fables et neuf extraits du *Livre de Kalîla et Dimna* de l'écrivain persan Ibn al-Muqaffa' (v. 720 - v. 756), qui traduisit en arabe et remania le miroir indien des princes intitulé *Pantchatantra* (*Les Cinq livres*), recueil de réflexions morales illustrées de maximes et de fables animalières ou humaines, composé peut-être aux IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle en Inde par le sage Bidpai, autrefois





appelé Pilpay. Son recueil connut un si grand succès qu'il fut traduit dans plus de cinquante langues.

Avec ce livre, André Miquel reprend la traduction intégrale du *Livre de Kalîla et Dimna* qu'il avait publiée chez Klincksieck en 1957 et rééditée chez le même éditeur en 1980 et 2012.

Dans la préface, André Miquel explique qu'il a sélectionné librement, sans respecter leur ordre originel dans le *Livre de Kalîla et Dimna*, neuf extraits et trente-six fables qu'il a traduites en vers rimés, à la façon de La Fontaine. En effet, pour écrire certaines de ses *Fables*, Jean de La Fontaine s'est inspiré de celles de Bidpai, qu'il a pu lire dans *Le Livre des lumières ou La Conduite des roys, composé par le sage Pilpay indien, traduit en françois par David Sahid d'Ispahan, ville capitale de Perse*, publié à Paris, chez Simeon Piget, en 1644.

Deux fables traduites en vers rimés par André Miquel ont plus particulièrement inspiré La Fontaine : « La tortue et les deux canards », ainsi que « La souris métamorphosée en fille ». Il faut probablement leur ajouter une troisième fable intitulée « Le saint homme et ses rêves », qui pourrait avoir partiellement inspiré à La Fontaine sa célèbre fable « La laitière et le pot au lait ».

Le livre, somptueusement illustré avec vingt peintures très colorées de Baya (1931-1998), permettra aux lecteurs de découvrir de cette artiste algérienne, en plus de trente-six fables d'Ibn al-Muqaffa', dont certaines ont été les sources méconnues de La Fontaine.

O. S.

## UNE AUTRE HISTOIRE : JACQUES LE GOFF (1924-2014)

Recension de l'ouvrage sous la direction de Jacques Revel et Jean-Claude Schmitt, Paris, Éditions de l'EHESS, 2015, 224 pages + 6 photographies sur 4 planches.

Jacques Le Goff (1924-2014) a largement contribué au renouvellement de la recherche en histoire médiévale par ses livres, ses articles et son émission de radio hebdomadaire, *Les Lundis de l'histoire*, diffusée entre 1990 et 2014 sur France Culture.

Suite à son décès le 1<sup>er</sup> avril 2014, une journée d'hommage a été organisée le 27 janvier 2015 par l'EHESS à la Bibliothèque nationale de France. Les textes des contributions présentées lors de cette journée, à l'exception de celle de Bernhard Jussen, sont publiés dans cet ouvrage. Après une présentation du volume par Jacques Revel (1963-2014) et Jean-Claude Schmitt,





puis les « ouvertures » de Bruno Racine (1971 I), président de la BnF, et de Pierre-Cyrille Hautcœur (1983 I), président de l'EHESS, le livre s'articule en six parties.

La première partie intitulée « Le “moment Le Goff”. Histoire et sciences sociales », regroupe les contributions d'Alain Touraine (1945 I) (« Le plus historien des historiens »), Marc Augé (1957 I) (« Une histoire anthropologique »), Jacques Revel (« Les temps de l'historien ») et Jean-Claude Schmitt (« Tout peut faire source »).

Dans la deuxième partie intitulée « Le médiéviste » sont édités les textes de Christiane Klapisch-Zuber (1955 L) (« Les premiers séminaires de Jacques Le Goff à la VI<sup>e</sup> Section »), Michel Pastoureau (« L'imaginaire est une réalité »), Alain Boureau (« L'expérimentation en histoire »), Sylvain Piron (« Historien du temps ») et Étienne Anheim (« Le rêve de l'histoire totale »).

La troisième partie, « Vues de l'étranger. Le rayonnement de l'œuvre », donne une vue d'ensemble sur la réception de l'œuvre de Jacques Le Goff en Italie (Carla Casagrande et Sylvana Vecchio, « En Italie. Une empathie de longue durée »), en Pologne (Jerzy Pysiak, « En Pologne, “c'est-à-dire nulle part” »), en Hongrie (Gábor Klaniczay), en Allemagne (Pierre Monnet, 1984), « Jacques Le Goff en Allemagne. Jacques Le Goff et l'Allemagne ») et dans les pays anglo-saxons (Patrick Geary, « Chez les médiévistes aux États-Unis et en Grande-Bretagne »).

L'action publique de Jacques Le Goff est illustrée par les textes regroupés dans la quatrième partie intitulée « L'homme public » : Pierre Nora (« Le Goff en livres ») propose une synthèse sur les ouvrages publiés par Jacques Le Goff. Michelle Perrot revient sur l'« homme de radio ». André Burguière parle des « *Annales* de Jacques Le Goff ». Krzysztof Pomian retrace les « engagements polonais de Le Goff » en faveur de Solidarność. Enfin, dans un article intitulé « Un médiéviste dans le métro. En séminaire à la RATP », Édith Heurgon rappelle que Jacques Le Goff dirigea le séminaire « Crise de l'urbain, Futur de la ville-RATP-Université-Recherche » de 1982 à 1989.

Ces dix-neuf articles sont complétés par les témoignages de Christine Bonnefoy (« Le Goff dicte ses livres ») et Aurélien Gros (« Dans le bureau de Jacques Le Goff »).

Enfin, dans une sixième partie, on pourra lire le texte de deux entretiens que Jacques Le Goff avait accordés à Daniela Romagnoli le 25 mars 2014, quelques jours avant sa mort (« Quatre-vingt-dix ans ») et à Guitta Pessis-Pasternak (« La nuit du médiéviste », entretien originellement publié dans *Le Monde* daté du 2-3 juin 1985).

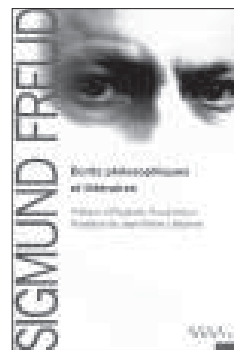
O. S.



## ÉCRITS PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES

Recension de l'ouvrage de Sigmund Freud, édition révisée, corrigée et annotée par Élisabeth Roudinesco et Jean-Pierre Lefebvre, traductions de Marc Géraud, Jean-Pierre Lefebvre, Bernard Lortholary et Dominique Tassel, préface d'Élisabeth Roudinesco, postface de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Le Seuil, 2015, collection « Opus », 1728 pages.

Sigmund Freud a écrit au total vingt-trois ouvrages et cent vingt-trois articles. Ce volume de 1728 pages, préfacé par Élisabeth Roudinesco, regroupe sous une forme compacte les traductions de treize ouvrages de Freud déjà publiées séparément entre 2010 et 2015 aux éditions du Seuil dans la « petite bibliothèque Freud » dirigée par Jean-Pierre Lefebvre (1964 I) : *L'Interprétation du rêve* (*Die Traumdeutung*, publié en 1899-1900), *Sur le rêve* (*Über den Traum*, 1901), *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 1905), *Le Délire et les rêves dans Gradiva de W. Jensen* (*Der Wahn und die Träume in W. Jensens Gradiva*, 1907), *Cinq Conférences sur la psychanalyse* (*Über Psychoanalyse*, 1909), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (*Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci*, 1910), *Totem et Tabou* (*Totem und Tabu*, 1912-1913), *Au-delà du principe de plaisir* (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920), *Psychologie de masse et analyse du moi* (*Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921), *Le Moi et le Ça* (*Das Ich und das Es*, 1923), *L'Avenir d'une illusion* (*Die Zukunft einer Illusion*, 1927), *Le Malaise dans la civilisation* (*Das Unbehagen in der Kultur*, 1930), enfin *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (*Der Mann Moses und die monotheistische Religion : drei Abhandlungen*, 1939).



Aux traductions de ces treize ouvrages ont été ajoutées celles de sept articles publiés par Freud : « L'écrivain et l'imagination » (« Der Dichter und das Phantasieren », publié en 1908), « Sur le sens contradictoire des mots primitifs » (« Über den Gegensinn der Urworte », 1910), « Le motif du choix entre les coffrets » (« Das Motiv der Kästchenwahl », 1913), « Le Moïse de Michel-Ange » (« Der Moses des Michelangelo », 1914), « Une difficulté de la psychanalyse » (« Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse », 1917), « Un souvenir d'enfance dans *Poésie et Vérité* » (« Eine Kindheitserinnerung aus *Dichtung und Wahrheit* », 1917), enfin « L'inquiétante étrangeté » (« Das Unheimliche », 1919).

Les traductions, annotées en bas de pages, ont été faites par Marc Géraud, Jean-Pierre Lefebvre (1964 I), Bernard Lortholary (1957 I) et Dominique Tassel. Pour les textes qui ont eu plusieurs éditions, les états successifs du texte sont distingués. Les traductions parues antérieurement dans la collection « Points Essais » ont été revues,



corrigées et complétées. La postface de Jean-Pierre Lefebvre, intitulée « Les moyens du bord » (p. 1665-1680), est particulièrement éclairante car elle montre les difficultés redoutables auxquelles les traducteurs ont dû faire face : l'écriture des textes de Freud s'est étalée sur quarante ans (1899-1939) et pendant toutes ces années, les termes et les concepts utilisés par Freud ont évolué. En outre, un mot français comme *fantasme* a des connotations que l'on ne retrouve pas dans le mot allemand correspondant *Phantasie*. Enfin, les lecteurs ont des notions souvent approximatives de psychanalyse qui peuvent partiellement fausser leur interprétation des textes traduits. Dans ces conditions peu favorables, les traducteurs ont dû faire avec « les moyens du bord » pour permettre aux lecteurs d'atteindre la juste compréhension des écrits de Freud.

Le volume s'achève par une bibliographie, qui comprend notamment la liste des traductions françaises des œuvres de Freud classées par date de parution (p. 1681-1695), une chronologie de la vie de Freud, enfin un index des noms (p. 1701-1712), avant la table des matières.

O. S.

## AMOK. DER AMOKLÄUFER

Recension de l'ouvrage de Stefan Zweig, traduit de l'allemand (Autriche) par Bernard Lortholary et annoté par Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Gallimard, collection « Folio bilingue », 2016, 176 pages.

Après avoir dirigé la publication des *Romans, nouvelles et récits* de Stefan Zweig en deux volumes dans la collection de la « Bibliothèque de la Pléiade » en 2013, Jean-Pierre Lefebvre (1964 l) publie cette année, dans la collection « Folio bilingue », le texte original de la nouvelle que Stefan Zweig fit paraître en 1922 pour la première fois. Comme l'explique Jean-Pierre Lefebvre dans sa présentation du texte parue en 2013 dans l'édition de la Pléiade (t. I, p. 1397-1400), le terme *amuk*, qui désigne dans la langue malaise une sorte de folie meurtrière frappant certains hommes de façon inattendue, fut importé en Europe par les Hollandais et acclimaté en allemand sous les vocables *Amok* et *Amoklauf*. Par conséquent, le titre révèle d'emblée aux lecteurs germanophones le sujet de cette nouvelle, contrairement aux lecteurs francophones, qui ne connaissent pas ce mot.



Dans un récit cadre, le narrateur de la nouvelle rapporte la confidence que lui a faite un médecin installé dans une localité perdue de l'Inde depuis plusieurs années : tombé fou amoureux d'une patiente européenne inconnue venue lui demander de



faire disparaître la preuve de son infidélité avant le retour de voyage de son mari, le médecin a tout quitté pour suivre cette femme qui a repoussé ses avances et a préféré s'en remettre à une avorteuse chinoise au péril de sa vie. Après le décès de la femme qui a succombé à une septicémie, le médecin suit son cercueil plombé transporté par bateau jusqu'en Europe et empêche au prix de sa vie que le mari ne découvre la véritable cause du décès de son épouse.

S'il est dommage que la présentation particulièrement éclairante de la nouvelle par Jean-Pierre Lefebvre dans l'édition de la Pléiade n'ait pas été reprise dans le volume bilingue, celui-ci présente toutefois l'avantage incomparable de permettre aux lecteurs francophones de lire le texte en version originale, en s'aidant de la traduction française de Bernard Lortholary (1957 l), déjà parue dans l'édition de la Pléiade (t. I, p. 756-807).

O. S.

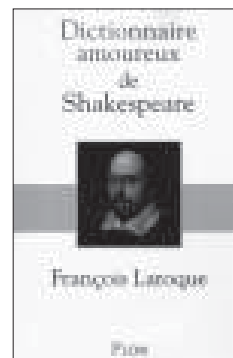
## DICTIONNAIRE AMOUREUX DE SHAKESPEARE

Recension de l'ouvrage de François Laroque, Paris, Plon, 2016, 918 pages.

Après avoir publié deux ouvrages sur Shakespeare et traduit certaines de ses pièces, François Laroque (1968 l) nous offre maintenant un *Dictionnaire amoureux de Shakespeare* illustré par des dessins d'Alain Bouldouyre. Il est impossible en quelques lignes de rendre compte de la richesse des informations variées contenues dans ce volumineux dictionnaire.

Certains des articles sont très développés, comme celui, particulièrement éclairant sur Shakespeare (p. 760-779), les articles « amour » (p. 48-58), « argent » (p. 87-104) et « cruauté » (p. 258-271) ou encore celui sur les « anti-stratfordiens » (p. 70-79), c'est-à-dire les sceptiques qui croient que Shakespeare n'est pas l'auteur de ses œuvres. D'autres articles sont très brefs, réduits parfois à quelques lignes, comme l'article « Z ». Des renvois à la fin de la plupart des articles permettent de prolonger la consultation du dictionnaire.

Certains articles sont attendus, notamment ceux qui portent sur les principales pièces ou sur certaines adaptations au cinéma (citons entre autres les articles « Kurosawa, Akira », « Mankiewicz, Joseph » ou encore « Zeffirelli, Franco »), mais d'autres sont plus inattendus comme ceux sur Albert Camus et Marcel Proust. Il faut rendre hommage à l'honnêteté de François Laroque, puisqu'en dépit de son amour pour Shakespeare, il rappelle dans l'article sur Léon Tolstoï que celui-ci éprouvait





« un sentiment de répulsion et d'ennui irrésistibles » (p. 826) à la lecture des pièces de Shakespeare.

Au total, ce volumineux *Dictionnaire amoureux* contient trois cent soixante articles qui fourmillent de renseignements et d'anecdotes : une mine pour les passionnés de Shakespeare et pour les autres.

O. S.

## REVENIR/DEVENIR, GULLIVER OU L'AUTRE VOYAGE

Recension de l'ouvrage de Jean Viviès, Paris, Rue d'Ulm, 2016, 144 pages.

L'ouvrage de Jean Viviès, professeur de littérature anglaise à Aix-Marseille Université qui vient de recevoir le prix Selva (Société d'étude de la littérature de voyage du monde anglophone), attire l'attention pour plusieurs raisons. Consacré aux *Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift, il en renouvelle l'interprétation tout en s'appuyant sur les multiples commentaires critiques suscités depuis la parution en 1726 d'un texte en réalité très problématique. Il est aussi l'exemple d'une lecture contemporaine éclairée et pénétrante, guidée par un constant sens de la distance en pleine correspondance avec une œuvre dont la caractéristique première est la variation systématique et contradictoire du point de vue proposé au lecteur. Cette pratique est soutenue par des connaissances littéraires et philosophiques discrètes mais d'une variété, d'une ouverture et d'une sensibilité étonnantes. Dernier point et non des moindres, la finesse et l'élégance de la langue de cet ensemble relativement bref (144 p.) ne cessent de captiver, le déroulement de l'enquête menant le lecteur – ce que le texte appelle le « cinquième voyage » – jusqu'à la dernière page dans l'attente d'une solution qui est finalement trouvée dans le mystère interprétatif programmé par l'œuvre elle-même. Cet ensemble procure donc un double et constant plaisir, celui de la finesse et de l'originalité de l'approche et celui d'une lecture aussi vigilante qu'apaisée.



Quête-enquête appelée « L'autre voyage », l'étude prend comme point de départ le fait qu'il n'y a « pas de protocole de lecture assuré » des *Voyages de Gulliver*. Il inscrit indirectement sa progression en six étapes dans la logique même du texte : tout d'abord la comparaison entre Gulliver et Robinson centrée sur la notion de voyageur mythomane (« *travel-liars* ») ; ensuite l'absence d'unité entre des univers géographiques disjoints ; puis la revue des retours successifs, avec l'*Odyssee* en contrepoint d'une réflexion de nature philosophique. Viennent alors, au centre





progressivement approché de la quête, le voyage « au bout de l'inouï », avec Orwell et la terrifiante notion d'extermination chez les Houyhnhnms, et pour finir l'arrêt sur un sujet fragmenté proche de la folie. Peut alors venir, le « cinquième voyage », à savoir celui de notre difficile interprétation. Les *Voyages* sont ainsi vus comme une histoire philosophique dont la seule logique est celle de l'approfondissement de l'étrangeté et du dilemme critique : faut-il prendre Gulliver au mot de sa violence dernière (« *hard* » *version*) ou s'en remettre aux arrangements humanistes de Don Pedro (« *soft* » *version*) ? Le choix suggéré repousse la seconde solution, trop émoullente, et ce faisant refuse au lecteur la tentation de prétendre ne pas voir, et donc de ne pas se retourner sur et contre lui-même.

Les deux fondements de la quête de sens sont celui du menteur *glorieux* (*splendide mendax*) qui pose la question de l'invention fictionnelle face à l'émergence du roman réaliste, et celui de cette farouche indignation (*saeva Indignatio*) que Swift prolonge jusque dans son épitaphe, ultime message d'outre-tombe. Le centrage de l'analyse de Jean Viviès ne porte pas tellement sur le mystère lui-même que sur l'extension et la nature de cet irrésoluble en ligne de mire du texte. Ce qui – dans la mesure où on pourrait imaginer la présence de l'auteur derrière le protagoniste –, fait des *Voyages* une quasi-autoanalyse élargie à l'humanité entière, en forme de fable philosophique courtisant l'équivoque.

La position générale est celle de la réception. Sa grande richesse est bien de se placer du côté du lecteur, un lecteur historique mais aussi contemporain, influencé par son savoir rétrospectif post-traumatique. De là l'importance de la culture générale, littéraire et philosophique, de nature encyclopédique qui soutient ce parcours analytique : une fabuleuse mémoire qui convoque toute l'écriture d'époque (Arbutnot, Defoe, Johnson, Pope, Smollett, Sterne, Hume, Voltaire, Diderot, Wordsworth), celles de l'Antiquité et d'un passé plus récent (Homère, Rabelais, Montaigne, Burton, Pascal), et celle qui nous est propre (Orwell, Yeats, Céline, Borges, plusieurs fois, Arasse, Deleuze), véritable somme de références les plus diverses.

Fête critique mais aussi fête de l'écriture, cet ouvrage d'une densité étonnante, est un bijou formel dont on devine que chaque énoncé a été soigneusement pesé. L'art de la formule en est la force principale, car la formule réussie apporte la légitimité du style au moment où celui-ci conduit l'analyse à son sommet de mise en évidence et de caractérisation du fait sous observation. Comme, par exemple, dans « Voyage au bout de l'inouï », « noces noires du langage et du pouvoir », « implacable leçon des ténèbres » ou encore « reprend la mer quand on entend l'assigner à résidence critique » ; « C'est un grand tour, mais de l'autre monde, ou de l'autre côté du monde, là où les échelles changent, où la science s'égare, où le temps s'affranchit de la chronologie et de la finitude, où les catégories de l'histoire universelle sont bouleversées ».



Au total, une étude qui fascine et étonne par sa fidélité à l'insaisissable, qui organise la fuite finale du sens et détaille les lieux divers et contradictoires de cette fuite. Faisant constamment retour à la difficulté de l'interprétation, la démonstration illustre la multivalence distanciée du regard contemporain marqué par l'évidence de la relativité, source d'une croissante jouissance de lecture. Ce livre renouvelle et intensifie la vision que nous pouvons avoir d'une œuvre clef, entreprise témoignant si excellemment de l'approche critique française qu'on souhaiterait qu'elle soit bientôt traduite en anglais. Par son choix préférentiel pour les plongées successives dans des points de vue autres et incompatibles, elle situe l'unité des *Voyages* dans ce que l'on pourrait appeler l'« effet » idéologique, c'est-à-dire le fait que le regard de chacun se trouve toujours préformé par le milieu ambiant, par ce que Edward T. Hall appelait la « dimension cachée », et qu'on ne découvre la chose que lorsqu'on passe d'un monde à un autre. C'est ainsi que la structure même du récit de Swift exhibe pour ainsi dire, d'étape en étape, la discordance de chaque nouvelle accommodation automatique, avec toutes les précédentes. Au sommet alors, selon Jean Viviès, de cette histoire fondatrice, la précieuse ambivalence – le protagoniste est-il devenu fou ou cette supposée folie est-elle la dénonciation de la vérité aussi atroce qu'invariante de l'humanité ? – d'une œuvre « toujours à inventorier, ou à inventer » (derniers mots). *Revenir ou devenir : Gulliver ou l'autre voyage*, est un régal de lecture d'une acuité d'investigation exceptionnelle, proposant très discrètement une interprétation qui fera date.

Michel Morel,  
Professeur honoraire d'études anglaises.  
Université de Lorraine

---

## LES ÉDITIONS RUE D'ULM

*Lucie Marignac (1983 L)*



« *Bien qu'aujourd'hui on semble l'ignorer, la formation de la faculté d'attention est le but véritable et presque l'unique intérêt des études.* »

Simone Weil (1909-1943, ulmienne 1928)

### Une école révolutionnaire et ses élèves

Le cinquième et dernier volume des Leçons de l'an III est paru à l'automne dernier, magistrale introduction historique dirigée par Dominique Julia à l'ensemble des leçons professées en 1795 au Muséum en mathématiques, histoire-géographie-économie, sciences expérimentales et littérature dont l'édition avait été pilotée Jean Dhombres, Daniel Nordman, Étienne Guyon et Béatrice Didier. L'évènement a été marqué par une table ronde très suivie le 17 novembre, présidée par Denis Woronoff. Ainsi peut-on désormais avoir une connaissance extrêmement complète, et actualisée, de la « première École normale ».

Beaucoup de littérature ou de critique littéraire pour le second semestre 2016 (7 titres), un livre de réflexion sur les sciences et un d'économie, deux numéros annuels de revue – sans compter la fin de la longue aventure éditoriale des *Cours de l'École normale de l'an III* (2 volumes).

Classique inclassable, le récit célèbre de Jonathan Swift, *Les Voyages de Gulliver* (1726), parcourt les genres littéraires (récit de voyage, satire, conte philosophique) sans s'en laisser assigner aucun de manière homogène et stable. Depuis longtemps abondamment commenté, étudié et interprété, le texte a donné lieu à une immense bibliothèque critique. Dans un essai brillant, Jean Vивиès se propose de verser au volumineux dossier des interprétations de Gulliver une lecture, certes documentée à la lumière de la recherche anglo-américaine et française, passée et contemporaine, mais aussi une lecture délibérément orientée. *Voir la recension de Michel Morel ci-dessus, p. 184-186.* [Collection « Offshore », format 15 × 21, 144 pages, 15 €]



Dans la même collection, un essai de Christine Savinel sur Gertrude Stein et ses « *Autobiographies intempestives* » donne une lecture nouvelle de cet aspect central de l'œuvre de l'écrivaine. Il y a chez Gertrude Stein (1874-1946) une constante propension autobiographique. Son œuvre entière s'entend comme un monologue dramatique ininterrompu, un peu à la manière de Rousseau, mais sans confessions, et plus proche de Nietzsche par le caractère réflexif. Dans les années qui suivirent *L'Autobiographie d'Alice B. Toklas* (1933), sorte de remarquable « Comment j'ai écrit de si bons livres », elle écrivit, autour de son unique – et triomphal – voyage de retour en Amérique, deux textes inclassables : *Quatre en Amérique* (1934) et *L'Histoire géographique de l'Amérique* (1936), à quoi il faut ajouter l'extraordinaire roman policier raté qu'est *Du sang sur le sol de la salle à manger* (1933). Stein y relance de manière plus ou moins indirecte les enjeux de son identité, littéraire, intime, linguistique. La période se clôt avec *L'Autobiographie de tout le monde* (1937), qui, derrière l'annonce d'un texte écrit au nom de tous les autres, se révèle théâtre de la reconnaissance et de la disparition de l'image de soi. Le livre de Ch. Savinel s'attache ainsi à un moment, relativement tardif dans l'œuvre de Stein, que l'on pourrait dire hyper-autobiographique. Pourtant, l'autobiographie semble être un genre impossible pour qui, comme Stein, ne croit pas à la possibilité de témoigner pour l'autre ou pour l'histoire, et recherche une langue hors événement. Mais c'est aussi un genre idéal pour qui, comme elle encore, croit que chaque instant n'existe que s'il s'écrit, que s'il devient littérature. [Collection « Offshore », format 15 × 21, 256 pages, 21 €]



C'est également à Agnès Derail, directrice de la collection « Offshore », que l'on doit une magistrale anthologie de textes inédits de 1620-1750 autour des *Puritains d'Amérique. Prestige et déclin d'une théocratie*. Longue est l'ombre portée de l'aventure puritaine qu'inaugurèrent en 1620 les Pèlerins de la *Mayflower* et les quelques centaines de dissidents venus d'Angleterre lors de la Grande Migration de 1630, afin de poursuivre la Réforme protestante inachevée dans la Vieille Europe et de planter sur les rives américaines les fondations d'une Nouvelle Jérusalem. Si cette entreprise nous est parvenue avec son cortège de mythes et légendes, ou à travers les strates historiographiques qui ont exposé son prestige ou les causes de son déclin, le vaste corpus d'écrits qu'elle a engendré nous reste quelque peu étranger. Orthodoxes ou hérétiques, théologiens ou poètes, visionnaires ou pragmatiques, les puritains d'Amérique furent nombreux à tenter de donner un sens, par l'écriture, à l'exil et à la colonisation. En traduisant et commentant les textes présentés ici, Thomas Constantinesco, Agnès Derail, Laurent Folliot, Bruno Monfort et Cécile Roudeau



ont moins cherché à rendre leurs auteurs familiers qu'à offrir au lecteur l'occasion de percevoir la singularité de leur expérience. [Collection « Versions françaises », 14 × 18 cm, 396 pages, 23 €]

La collection « Versions françaises » a accueilli deux autres nouveaux volumes : un roman de la néerlandaise Carry Van Bruggen (1881-1932) et des conférences de Gertrude Stein, en lien avec l'essai de Ch. Savinel mentionné plus haut. Van Bruggen est l'une des voix les plus originales de la littérature néerlandaise. Elle grandit dans une famille juive orthodoxe dont le mode de vie et la religiosité lui inspirèrent ses souvenirs les plus doux comme ses remises en question les plus douloureuses et les plus radicales. Femme dans une société dominée par les hommes, juive dans un pays majoritairement chrétien, elle fut doublement confrontée aux préjugés et aux discriminations, dont elle s'efforça d'analyser les mécanismes. Sa pensée philosophique, dont on retrouve des échos dans sa production romanesque, explore la question des relations entre l'individu et la collectivité, la dialectique entre individualisme et conformisme. *Eva* (1927-1928) est son dernier roman publié. L'auteure manie avec finesse la technique du « flux de conscience », alors presque inconnue dans la littérature d'expression néerlandaise, pour nous faire partager les pensées et les interrogations de son héroïne. En quête d'authenticité dans sa vie intime et de vérité dans le domaine métaphysique, Eva s'efforce de démêler les aspirations contradictoires qu'elle ressent dans une société marquée par les interdits et les tabous. Porté par un style méditatif et poétique, le lecteur suit le cheminement intérieur de l'héroïne et accompagne sa réflexion sur des questions politiques, sociales et existentielles qui, malgré l'évolution qu'ont connue les sociétés européennes, nous touchent encore profondément. Traduction, annotation et postface de Sandrine Maufroy. [Collection « Versions françaises », 14 × 18 cm, 292 pages, 23 €]



En 1934, Gertrude Stein retourne aux États-Unis, son pays natal, après plus de trente ans d'exil, pour y donner une série de conférences. L'écrivaine a alors soixante ans. Établie à Paris, elle y est connue pour sa collection d'art, son amitié avec Picasso, sa poésie réputée difficile. Elle est aussi nouvellement célébrée pour *L'Autobiographie d'Alice B. Toklas*, publiée en 1933, qui lui apporte une attention dont elle était jusque-là relativement frustrée. La tournée américaine durera huit mois et connaîtra un important succès ; Stein y expose ses idées sur la littérature en général et sur la sienne en particulier. À l'invitation de Thornton Wilder, universitaire et romancier, elle intervient à l'Université de Chicago pour quatre conférences qui





sont publiées aux États-Unis dès 1935 sous le titre *Narration*, et sont traduites pour la première fois en français dans ce volume. Stein tente d'y définir ce qui constitue la spécificité de la littérature américaine, la ligne de séparation entre poésie et prose, les conditions de possibilité du récit. Elle ne propose cependant pas une théorie des genres ; la langue des conférences contourne l'explication académique, provoque plutôt la pensée par sa poésie propre. Préface de Christine Savinel, traduction, annotation et postface de Chloé Thomas. [Collection « Versions françaises », 14 × 18 cm, 116 pages, 12 €]

Le recueil de Gérard Toulouse, *Sciences & Éthique*, est majoritairement constitué d'un choix de chroniques parues dans le quotidien *La Croix* entre 2003 et 2011. Deux thèmes sous-jacents le traversent : la responsabilité sociale des scientifiques et le souci constant de s'inspirer des meilleures pratiques, ici et ailleurs. Palissy, Sully, Pascal ou Montesquieu, Fernand Holweck, Joseph Rotblat ou Andreï Sakharov, Yitzhak Rabin, David Kelly, Yehudi Menuhin ou Stéphane Hessel – autant de scientifiques, de philosophes, d'artistes ou de politiques dont les figures nobles et les paroles profondes hantent ces pages, nous rappelant avec force la valeur de la vérité, de la résistance, de la tolérance et de l'engagement personnel pour notre commune humanité. Voir la recension de Daniel Treille, supra, p. 169. [Collection « Les Rencontres de Normale Sup' », 15 × 21 cm, 98 pages, 10 €]



Une actualité aussi vive, mais différente, est l'*Enquête sur les classes préparatoires scientifiques* conduite par Marianne Blanchard, Sophie Orange et Arnaud Pierrel à la demande de la direction Sciences de l'École et publiée sous le titre *Filles + Sciences = Une équation insoluble ?*, avec une éclairante préface de Christian Baudelot. Les filles constituent quasiment la moitié des bacheliers scientifiques et réussissent mieux à cet examen que les garçons. Pourtant les grandes écoles d'ingénieurs – qui représentent plus que jamais la voie d'accès aux positions de pouvoir – demeurent aujourd'hui des bastions masculins. C'est cette énigme apparente qu'il s'agit de résoudre : comment rendre compte de cette « disparition » des filles ? Où sont-elles passées ? En mobilisant un large spectre de sources statistiques et une enquête conduite auprès d'élèves de prépas scientifiques, ce livre propose une approche originale en considérant cette disparition comme un fait social à part entière. Comment certains parcours scolaires et certaines destinées professionnelles en viennent-ils à être reconnus comme ouverts aux femmes ? Quels mécanismes d'incitation poussent les uns plus que les autres à se sentir à leur place dans ces parcours scolaires d'excellence scientifique ?

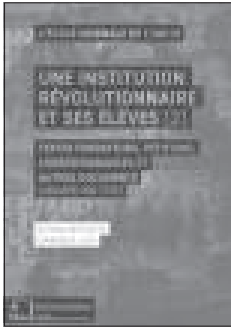


Comment les rapports aux savoirs qui y ont cours participent-ils au maintien de ces bastions masculins ? [« Collection du Cepremap » n° 42, 14 × 18 cm, 152 pages, 10 €]

La publication la plus importante de 2016 aura été le volume historique dirigé par Dominique Julia : *L'École normale de l'an III. Une institution révolutionnaire et ses élèves*, avec ses annexes inédites. Cette histoire de l'École normale de l'an III se décline en trois volets : un volume de textes relié in-4° étudiant l'institution (Introduction historique à l'édition des leçons) ; un volume de documents au format numérique (*Textes fondateurs, pétitions, correspondances et autres documents [janvier-mai 1795]*), disponible à l'adresse [http://www.presses.ens.fr/469-actes-de-la-recherche-a-l-ens\\_une-institution-revolutionnaire-et-ses-eleves-2.html](http://www.presses.ens.fr/469-actes-de-la-recherche-a-l-ens_une-institution-revolutionnaire-et-ses-eleves-2.html) ; et un Dictionnaire prosopographique des élèves nommés à l'École normale de l'an III accessible en ligne à l'adresse <http://lakanal-1795.humanum.fr/> (1 500 notices établies par Stéphane Baciocchi et Dominique Julia).



Il survient parfois un moment de l'histoire où les scientifiques, tous domaines confondus, s'imposent dans un même mouvement de faire le point des connaissances acquises et de tracer les routes à suivre. C'est à un tel moment que nous convient les leçons de l'an III, professées au premier semestre de 1795, retranscrites par le soin de sténographes et aussitôt publiées. Dernière tentative – désespérée – d'offrir à un seul cerveau une connaissance encyclopédique ordonnancée par la raison analytique, ces leçons s'interrompent à l'orée des journées de Prairial qui mettent un point (provisoirement) final à l'expérience si riche de l'École normale. Cette expérience n'aura duré que quatre mois, du 20 janvier au 19 mai 1795. La brièveté de l'évènement institutionnel est inversement proportionnelle à son importance fondatrice. Cette *Introduction historique* replace le temps court dans une plus longue durée pour dénouer un écheveau complexe où sont étroitement imbriqués développement des sciences et politique de l'enseignement, pédagogie « révolutionnaire » et reconversion d'engagements antécédents. L'enquête prosopographique menée sur ces quelque 1 500 élèves nommés pour se rendre à Paris restitue leurs trajectoires avant et après l'École et saisit les proximités géographiques, disciplinaires, professionnelles ou religieuses qui les rapprochent dans l'espace de l'amphithéâtre du Muséum d'histoire naturelle. La réunion de ce public d'adultes, venus de tous les districts de la République à Paris pour se former en tant qu'instituteurs, n'est pas un épisode anodin, mais un prisme où lire le moment thermidorien de la Révolution. Avec des contributions de François Azouvi, Stéphane Baciocchi, Jean Dhombres, Étienne François, Dominique Julia et Pierre Lamandé. [18 × 26 cm, 656 pages dont 16 en couleur, 50 €]



L'histoire de l'École normale de l'an III a requis le maniement de très nombreuses sources distribuées sur l'ensemble du territoire national. Leur origine est citée précisément dans les notes. Il a cependant paru essentiel de fournir, en contrepoint du texte, un choix raisonné de documents qui peuvent permettre de mieux comprendre le fonctionnement d'une institution, tout à la fois éphémère et essentielle, dans l'histoire de l'enseignement en France.

Lors du premier centenaire de la Révolution française, la publication, par James Guillaume, des procès-verbaux des Comités d'instruction publique de l'Assemblée législative et de la Convention nationale avait constitué un instrument de travail fondamental auquel recourent encore tous les historiens. Plus simplement, Dominique Julia a souhaité présenter, dans un format commode, un recueil des textes les plus significatifs qui ont accompagné la fondation de l'École normale et le déroulement de ses cours. Ces documents viennent étayer les hypothèses formulées et rassemblent, de manière thématique, des informations extrêmement dispersées. Le recueil est délibérément centré sur le rôle des élèves dans l'institution et offre, dans la diversité des textes reproduits, une image de la complexité de l'étrange objet que fut cette institution éphémère qui entendait former des formateurs appelés, au départ, à revenir dans leur district pour en former de nouveaux. À l'heure de la révolution des technologies de l'information et de la communication, de celle de la culture écrite qui touche tout à la fois la production et la reproduction des textes, les supports et les pratiques de lecture, dans un moment où les messageries instantanées prolifèrent, introduisant des échanges très brefs aux formes graphiques improbables, sommes-nous mieux armés dans l'art de transmettre les connaissances ? Cette édition critique de Dominique Julia a été publiée avec le soutien de l'a-Ulm. [Collection « Actes de la recherche à l'ENS » n° 15, 15 × 21 cm, 336 pages, 15 €]

Longtemps tenu à l'écart de la scène universitaire française, James Fenimore Cooper semble y faire son retour : que *Le Dernier des Mohicans* figure au programme de l'agrégation d'anglais (2015-2017) en est moins l'amorce que le signal. Cooper revient, donc, avec ce roman qui, comme les autres contes de *Bas-de-Cuir*, a la saveur nostalgique des lectures d'enfance : il fut l'un de nos premiers westerns, même si c'est un western sans cowboys qui se passe dans l'Est. Ce best-seller, traduit en plusieurs langues dès sa parution, aura introduit dans l'imaginaire collectif avec le premier des derniers Indiens, le tableau d'un Nouveau Monde dont il déplore le déclin et construit la légende. *Le Dernier des Mohicans* n'est pas un conte pour enfants qui finit mal ; c'est un livre inquiet qui habite ce limen indécis qu'est la « frontière ». Mais sur fond de





guerre coloniale, Cooper livre aussi une bataille littéraire. Il invente un genre national qui s'offre comme le mémorial de la frontière – ses paysages sublimes, ses personnages étranges et son idiome bariolé. Devançant leur disparition, l'écriture confère à ces figures l'attrait d'un monde enfui que seuls la littérature, et le cinéma plus tard, identifieront au mythe américain. Agnès Derail et Cécile Roudeau (dir.), *James Fenimore Cooper ou la frontière mélancolique. The Last of the Mohicans et The Leatherstocking Tales*, avec la contribution de Pierre-Yves Pétilion. [Collection « Actes de la recherche à l'ENS » n° 16, 15 × 21 cm, 154 pages, 9 €]

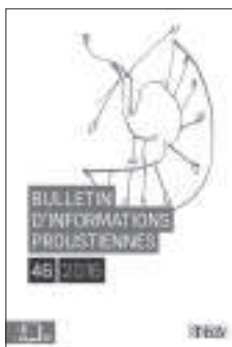
Dans la même collection, Elsa Courant a réuni un ensemble de *Pastiches et Parodies*, une savoureuse anti-anthologie issue du séminaire d'élèves qu'elle a dirigé à l'École. Le pastiche et la parodie sont de vieilles pratiques d'écriture. Le plaisir de l'imitation d'un auteur, qu'elle suscite l'admiration ou le rire, implique celui de la reconnaissance de styles familiers et souvent canoniques. Les textes de ce volume s'inscrivent dans cette belle tradition, et proposent de nouvelles réécritures des textes les plus connus, tels que *Bouvard et Pécuchet* ou *L'Art poétique* de Boileau, mais aussi d'œuvres ou de styles rarement pastichés, comme celui de la chronique journalistique et de la critique littéraire. De la fable lafontainienne au théâtre de Beckett, du récit stendhalien aux revues de presse du *Nouvel Observateur*, les auteurs du présent livre réécrivent les siècles et les genres de notre culture littéraire. Ce volume est un appel à la curiosité des lecteurs, parfois complices de la reconnaissance de nos monstres sacrés, parfois surpris par des voix insolites ou discrètes mises en scène par les plumes savantes des pasticheurs. [Collection « Actes de la recherche à l'ENS » n° 17, 15 × 21 cm, 148 pages, 11 €]



La fin de l'année a vu paraître le numéro 2016 de nos deux revues papier annuelles : *Lalies 36* et le *Bulletin d'informations proustiennes 46*. Sous la direction de Daniel Petit, le trente-sixième volume de *Lalies* présente les Actes de la session de linguistique et de littérature de l'association Clélia qui s'est tenue à Évian-les-Bains du 24 au 28 août 2015. La première partie du numéro est une introduction aux méthodes de la dialectométrie par Jean-Léo Léonard, professeur de linguistique générale et typologique à la Sorbonne. La description des faits dialectaux a beaucoup évolué depuis les premiers travaux dans ce domaine au XIX<sup>e</sup> siècle ; de nouvelles méthodes, utilisant des outils quantitatifs, ont pu conduire à des résultats significatifs. J.-L. Léonard s'appuie sur l'exemple de l'archipel linguistique mazatec, au Mexique, pour fournir un modèle descriptif de la diversité dialectale et proposer des explications sur la diffusion et le contact linguistiques. La deuxième partie du numéro est une présentation des problématiques liées à l'espace tragique dans la tragédie grecque par Suzanne Saïd,



professeur à Strasbourg et à Columbia. L'espace joue un grand rôle dans la tragédie, puisqu'il s'agit de représenter sur une scène limitée des zones qui peuvent être vastes et diversement organisées. C'est d'abord l'espace de la scène, avec l'orchestra, le *logeion*, les *parodoi* ou *eisodoi*, le *theologeion*, la *mékhanè* et, enfin, la *skéné*. C'est ensuite l'espace représenté, celui d'une maison ou d'une cité. L'analyse s'appuie sur les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, en attirant l'attention sur tout ce qui permet de localiser l'action de la tragédie devant les spectateurs. La troisième partie est une présentation de la langue coréenne par Marc Duval. La position de la langue coréenne est depuis longtemps l'objet d'un débat : son appartenance à la famille altaïque reste controversée et, par ailleurs, la langue est tout à fait distincte, typologiquement, des langues voisines. Langue agglutinante, à alignement accusatif et à ordre de base SOV, caractérisée par un système d'honorification développé, la langue coréenne présente toute une série de particularités étonnantes, notamment en morphologie (affixation, composition) et en syntaxe (instrumental-comitativ, coordination, subordination). Le volume se termine par deux contributions, l'une de Guillemette Mérot sur la transposition des citations de poètes latins dans *l'Institution oratoire* de Quintilien, l'autre de Maria Kazanskaya sur les références à la poésie lyrique dans les *Histoires* d'Hérodote. [16 × 24 cm, 266 pages, 29 €]



Le *BIP* dirigé par Nathalie Mauriac Dyer continue d'offrir des inédits de Proust à ses lecteurs en proposant dans cette livraison une lettre de 1906 à Maurice Duplay le conseillant sur le manuscrit de son roman *Léo*, et une autre de 1913 à Albert Nahmias portant sur l'achat d'un avion à Alfred Agostinelli (lettres présentées respectivement par Caroline Szylowicz et Françoise Leriche). Du côté de la genèse, ce numéro revient sur *L'Agenda* 1906, inédit publié au format nativement numérique en 2015 (Éd. de la BnF-OpenEdition books) : les éditrices, Françoise Leriche, Nathalie Mauriac et

Pyra Wise, prolongent les découvertes apportées par cette publication du côté de la chronologie du roman, du style de genèse et de l'histoire culturelle. La genèse du roman est encore représentée par un article sur l'identification des nombreux feuillets et fragments de feuillets découpés par Proust dans le Cahier 52 et collés dans les Cahiers de la mise au net (Carla Cavalcanti). Ce numéro rend enfin compte du séminaire de l'ENS « Le Champ proustien » dans toute sa variété thématique : analyse stylistique du menu de Françoise dans « Combray » dans son rapport à l'histoire culturelle (Sophie Duval), relation complexe de Proust à la presse (Yuri dos Anjos), à la musique de Saint-Saëns (Cécile Leblanc), étude des propos des personnages dans *Sodome et Gomorrhe II* (Kazuyoshi Yoshikawa). [16 × 24 cm, 222 pages, 29 €]



### Le scientifique, la belle expérience et les récompenses

Ce qui importe, c'est l'éclair, la réalisation de la « belle expérience » devant laquelle on est seul, parfois même un peu désemparé, saisi par cette sorte de joie et de crainte au moment où vont s'ouvrir les portes du Palais de la découverte, la recherche scientifique restant l'aventure la plus surprenante par laquelle se soit manifesté le génie de notre espèce.

Daniel Bovet, prix Nobel de médecine 1957

Quand il travaille, un scientifique ne pense pas aux récompenses. La recherche est motivée par le plaisir et par le divertissement. Le plaisir d'être le seul au monde à avoir une réponse, à posséder une vérité que nul autre ne connaît alors, est un prix infiniment plus important que tout autre.

Carlo Rubbia, prix Nobel de physique 1984

(Extraits de : *Les prix Nobel italiens 1906-2007*, Paris, Rue d'Ulm, coll. « Italica », à paraître en mars 2017)

*Pour tous renseignements :*

Éditions Rue d'Ulm (Presses de l'ENS) – 45 rue d'Ulm – 75005 Paris

Téléphone : 01 44 32 36 85 (comptoir de vente) 01 44 32 36 80 / 36 83 (éditions)

Vente sur place à nos bureaux tous les jours de 9 h à 11 h 30 et de 13 h à 17 h, escalier de la direction, 2<sup>e</sup> étage droite

Courriel : [ulm-editions@ens.fr](mailto:ulm-editions@ens.fr)

Envoi du nouveau catalogue papier 2016 sur demande

[www.pressens.fr](http://www.pressens.fr) (recherches dans le catalogue / achats en ligne / inscription à la lettre d'information mensuelle)

**Remise accordée aux élèves, archicubes, amis, personnels de l'ENS : 5 % sur les nouveautés et 30 % sur le fonds**

Relations presse : L. Debertrand – Courriel : [laurence.debertrand@ens.fr](mailto:laurence.debertrand@ens.fr)

01 44 32 36 89

Diffusion et distribution en librairie : Les Belles Lettres

Diffusion et distribution numérique : Numilog, Cyberlibris, Numérique Premium, Cairn, Open Editions